



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Über die deutschen Land-Erziehungsheime

Freunde der Deutschen Land-Erziehungs-Heime (Dr. Lietz)

[Osterwieck], 1912

Les Droits de l'Enfant. Hermann Lietz. Von Professor Dr. Adolphe Ferrière,
Privatdozent der neueren Pädagogik an der Universität Genf

urn:nbn:de:hbz:466:1-31072

(Sonder-Abdruck aus: *Les Droits de l'Homme*, (Paris) 8, Oktober 1911.)

Dr. Adolphe Ferrière,

Privatdozent der neueren Pädagogik an der Universität Genf,
Professeur à l'École libre des Sciences de l'Éducation
(Institut J. J. Rousseau).

Les Droits de l'Enfant.

Hermann Lietz.

Une des plus grandes figures de notre temps. Le successeur direct des Comenius, des Salzmann, des Pestalozzi, des Froebel. Un génie intuitif, un homme averti cependant des enseignements les plus récents et les plus positifs de la science de l'enfant. Un pionnier pratique. Un colosse par la santé, l'endurance au travail, l'ignorance de la fatigue. Un optimiste indomptable. Un grand désintéressé: tout pour autrui, tout pour son rêve et son idéal, rien pour lui.

Hermann Lietz est né le 28 avril 1868 dans l'île de Rügen. Je me souviens encore de la belle tête de patriarche de son père, agriculteur aisé, partageant le pain et le travail avec sa famille et ses serviteurs. A l'école, Lietz fut un turbulent. Il faisait craquer tous les cadres. Les règlements étaient des clôtures pour le petit bétail. Ils n'étaient pas faits pour lui. Il n'a jamais compris le bien fondé des conventions, même de celles que nous observons tous les jours. Epris de la nature saine, simple et forte, tout spontanéité, coeur large et droit pour qui nul idéal n'est trop haut, nul sacrifice au-dessus de ses forces, il entra dans la vie avec cette seule idée: rendre service, où que ce soit, n'importe comment. Le soldat s'arme avant de partir pour la bataille. Il lui fallait les armes les plus lourdes, les plus puissantes. Avant tout le jeune paysan voulait la vérité sur l'en-deça et sur l'au-delà. Il étudia la théologie et fut licencié. Cela ne lui suffit pas. La religion dit: je sais. Qu'est-ce que cela veut dire: savoir? Il étudia la philosophie. Il fit sa thèse sur Auguste Comte et fut docteur. Pour Lietz Dieu est celui qui, dans nos coeurs comme dans la nature entière, est l'appel de vie ascendante, vers plus de bien sans doute, mais aussi vers plus de vérité et plus de beauté. Dieu exige le plein épanouissement du moi pour le service de tous.

Lietz rêva d'être prédicateur populaire. Mais en Allemagne l'Eglise d'Etat est abhorrée du peuple. Le représentant de l'église d'Etat n'a pas de liberté, partant, pas de force sur les âmes. Lietz voulut donc être maître d'école. Mais en Allemagne, l'École d'Etat est le purgatoire des jeunes enfants qui y sont châtiés d'être venus au monde: la routine et le règlement en rendent l'atmosphère irrespirable. Ici encore le représentant de l'École d'Etat, privé de sa liberté, n'a pas d'empire sur les coeurs. Lietz voulait mieux. Il voulait la vie, la force, la santé, la nature. Il voulait que l'enfant, ce primitif, vécût de la vie des primitifs. Traite-t-on un embryon comme un corps adulte? L'enfant est un embryon d'homme. Qu'il

vive sa vie propre! Qu'il laisse s'épanouir ses instincts, ses goûts, ses facultés, selon sa nature, dans un milieu sain, chaud et bien-faisant. Les mauvais germes périront presque d'eux-mêmes. Celui qui aura été un bon sauvage deviendra un bon civilisé. Les civilisés précoces, les surchauffés et les étiolés, seront toute leur vie des diminués, des âmes de vieillards — avec l'expérience de la vie en moins!

Tel était le rêve de Lietz. Il passa une année à l'école type d'Abbotsholme en Angleterre, la première en date des Ecoles nouvelles. Il publia un livre intitulé «Emlohstobba», qui commence par ces mots: «Lecteur, êtes-vous satisfait de l'école où vous avez été élevé?» Il y flagelle les non-sens de l'école officielle; il y exalte Abbotsholme et la transfigure selon son idéal à lui. Puis il fonda en 1898 sa première école à Ilsenburg au pied du Harz. Nulle réclame. Pas trace de tam-tam. Avec une tranquille assurance, Lietz fit un plan de vie qui rompait avec toutes les traditions consacrées. Il n'a jamais douté de rien. Il ne doutait pas que les élèves accourraient nombreux. Et ils sont accourus, nombreux, plus nombreux qu'il n'avait osé l'espérer.

Ilsenburg fut un petit paradis. J'y suis venu, jeune maître, sans grande expérience. Le collège où j'avais grandi, m'avait enseigné la puissance du règlement, des heures de travail étroitement subdivisées, des devoirs imposés avec précision, des sanctions qui, pareilles à des gendarmes, se dressaient à tout bout de champ. Pas de liberté, pas d'initiative. Le travail forcé presque identique aux travaux forcés. L'effort sans obligation ni sanction était ignoré. De goûts personnels, néant, le programme les interdisait. Ici rien de semblable. Je fus trois mois, trois pleins mois, sans me douter de ce qu'on entendait par punition. Les enfants riaient en allant en classe, couraient aux travaux manuels, adoraient leurs maîtres, se roulaient avec eux dans les jeux. Les petits ne lâchaient pas leurs mains dans les courses où, par les monts et les bois, on apprenait la vie de la grande nature sans même s'en apercevoir. Et que de santé, que d'animation, que de joie, que d'exubérance! Lietz, soudain père d'une grande famille, sentait battre sous sa rude écorce de paysan, le coeur de tous ses petits enfants.

Puis ce fut Haubinda en Thuringe. Les petits avaient été laissés à Ilsenburg. Il faut une heure de marche pour faire le tour du domaine de Haubinda. Un hameau, des fermes, la maison seigneuriale. Des vallons, des ruisseaux qui coulent au milieu des boutons d'or. Des champs en croupes arrondies. Tout à l'entour, sur les collines, des bois de chênes, de hêtres et de sapins. Tout était à créer. Lietz réorganisa à fond l'exploitation agricole. En même temps, il surveillait les travaux de construction: trois maisons à la lisière de la forêt. Il fallait loger les élèves, les maîtres, les artisans de l'école: forgerons, menuisiers, cordonniers, tailleurs, boulangers maintenant établis tant bien que mal dans les maisons du hameau. En outre, Lietz présidait aux repas, donnait cinq heures de leçons par matinée, participait de deux à quatre heures aux travaux agricoles des élèves, faisait le soir, sur le pré, la lecture quotidienne. Le dimanche, sous le grand chêne de la colline, en face du couchant ou sous le ciel étoilé, devant ses élèves et les paysans venus par centaines des environs, il parlait: sermons laïques où vibrerait toute la beauté fruste d'une vie simple, forte, virile, faite d'enthousiasme

et de devoirs librement consentis, vie dont la nature est la lampe, et la flamme, l'amour du prochain. Puis, tandis que la nuit et le sommeil versaient leur douceur dans ces âmes d'enfants heureuses et saines, Lietz veillait seul : sa correspondance énorme et sa comptabilité l'attendaient.

Cette vie, pour tout autre, eut été exténuante. Lui, souriait. Il lui restait des forces à revendre. Au foot-ball rugby, il était un taureau impétueux. Et les soirs de lutte, quand, tout à la fin, on le priait de se mesurer, lui aussi, dans l'arène, nul ne pouvait lui faire toucher le sol des épaules, si ce n'est, de temps à autre, le Suisse blond et musclé, Werner Zuberbühler, aujourd'hui directeur de la première école nouvelle suisse de Glarisegg en Thurgovie. Ce fut à Haubinda que commença cependant l'ère des grandes difficultés : une révolte des maîtres, inaccessibles à la beauté de cette vie : un commencement d'anarchie, provenant des élèves nouveaux venus, des rescapés du régime autoritaire des écoles d'Etat. Lietz a en horreur la suspicion et le contrôle vexatoire. Dans ces conditions, toute autre école eut sombré. Celle-ci fut sauvée par les élèves eux-mêmes, par les plus anciens, les „*préfets*“, les élus, sauvegarde du bien public. Ce fut le triomphe du *self-government scolaire*.

Encore trois ans et Lietz acheta le grand château de Bieberstein, ancienne villégiature des princes évêques de Fulda, pour y installer ses élèves les plus âgés. Carré, massif, flanqué de remparts, dominant le pays du haut de sa colline boisée, Bieberstein est le cloître idéal, où le jeune homme peut approfondir en silence les domaines sublimes de l'art, de la science et de la philosophie.

Ainsi se trouvait réalisé le rêve de Lietz. Trois écoles étroitement unies. A Ilzburg les petits de huit à douze ans : le jeu y forme le centre des activités diverses. A Haubinda les moyens, de douze à seize ans : en dehors du travail scolaire, les travaux agricoles y sont au premier plan. Enfin Bieberstein est la retraite réservée aux études intellectuelles. Partout le plan de la journée reste le même : classes le matin, travaux et jeux après-midi, étude avant dîner, vie sociale après dîner. Mais chaque école a le régime qui lui convient, régime approprié au corps et à l'esprit des élèves.

Tels sont les *Land-Erziehungsheime*, foyers d'éducation à la campagne dont le nom dit tout le programme : vie familiale, culture intégrale, vie en pleine nature.

Longtemps des obstacles se dressèrent sur sa route. Trois grands incendies, dont aucun, soit dit en passant, n'est dû aux élèves. Le dernier, qui consuma deux étages de Bieberstein, détruisit du même coup tous les livres et toutes les notes personnelles de Lietz, quinze ans de labeur intellectuel acharné anéantis en quelques secondes. Trois fois des directeurs peu scrupuleux, à qui Lietz avait confié l'une de ses écoles, le quittèrent sous un prétexte futile et fondèrent des écoles rivales, lui enlevant la presque totalité de ses élèves et de ses maîtres. Il faut dire à leur décharge qu'il n'est pas facile de travailler aux côtés du Dr. Lietz. Il est la bonté même. Mais du paysan, il lui est resté la défiance des adultes. Et l'homme qui ignore la fatigue pour lui-même l'admet difficilement chez autrui. Il faut, pour vivre auprès de lui, un cœur à la bonne place, pas de susceptibilité, de l'activité, de l'intelligence, de l'abnégation. A qui possède ces qualités, le travail dans les écoles Lietz est d'entre les plus féconds, les plus enthousiasmants qui soient.

Tant de coups ne terrassèrent pas le colosse. Pas plus d'ailleurs que la douleur physique atroce et prolongée que lui valut la déviation d'une vertèbre. Bien qu'il ne pût presque plus marcher, il ne cessait, comme il le fait depuis trois ans, de faire en train ou en automobile la navette qui le conduit quatre jours par quinzaine dans chacune de ses trois écoles situées à quelque 350 km. l'une de l'autre!

Le mal reconnu très tard, entraîna en juin dernier, une grave opération et trois semaines après souriant et serein, Lietz courait célébrer à Ilsenburg, à Haubinda et à Bieberstein la fête de fin des cours et le début des vacances!

La seconde étape, la fin plus haute que la première, la réforme de l'école allemande commence en ce moment, . . .

L'essentiel du programme qu'il propose d'introduire dans les écoles officielles a paru en traduction française dans la revue *l'Education* (Paris, Vuibert, juin 1911). Une Société s'est constituée dont le but est d'assurer l'existence de la „fondation“ à laquelle Lietz lègue tout son bien. Elle a déjà réuni quelques centaines de mille francs.

Avec sa jeune femme, fille de feu la fondatrice du premier *Land-Erziehungsheim* allemand pour jeunes filles, le Dr. Letz prépare de nouveaux travaux. L'avenir s'ouvre devant lui plein de lutttes, plein de fatigues, plein d'espérances. En ce moment, des centaines d'enfants lui doivent une éducation virile, une vie droite, digne, forte, heureuse. Si ces efforts aboutissent, ce seront, en Allemagne et hors d'Allemagne, chez tous ceux qui entendront sa voix énergique, des millions d'enfants qui seront sauvés. Moins malmenés par un élevage qu'on n'infligerait pas à des bêtes, ils vivront et grandiront. Ils grandiront selon leur nature vers un bel idéal de vie. Ils vivront selon la santé du corps et de l'esprit pour leur bien et pour le bien social.